

MAGMA

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE

DILICOM 3010955600100

ISBN 978-2-8145-9670-2

ISSN 2417-7954

© 2013 Lionel-Édouard Martin & éditions Publie.net

Première édition : 2013

Nouvelle édition revue et corrigée : 2017

PRÉPARATION ÉDITORIALE

Jean-Yves Fick & Christine Jeanney

COUVERTURE & MISE EN PAGES

Roxane Lecomte

Dépôt légal : janvier 2017

© papier+epub, marque déposée des éditions Publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder  
sans surcoût.

LIONEL-ÉDOUARD MARTIN

# Magma





## AVANT-TEXTE

D'où vient *Magma* ? Pas d'un volcan longuement mûri par le sol : pas de Vésuve, pas d'Etna, pas de Montagne Pelée même pour le Martiniquais d'adoption que je suis. Mais de cette phrase, un matin – le 25 mai 2012, vers 8 heures, précisément –, qui déboule, s'impose, à la terrasse d'un café, devant un double express, alors qu'on a l'œil à la rêvasserie et l'oreille à la rythmique : *Toutes les villes se ressemblent, grandes, moyennes, petites, sommées de jours ensoleillés, pluvieux – le soleil luit partout, partout la pluie tombe –, sommées de nuits avec ou sans étoiles, toutes les villes se ressemblent, oui, de plaine ou de montagne, construites à l'aplomb du magma qui palpète, profond, dans le cœur de la terre.*

D'où tirée ? Comme disait Valéry, « le premier vers est donné », sans doute aussi la première phrase – du moins chez moi, qui n'ai jamais été capable d'écrire *à dessein* ni pour rien dire au monde que ce que peut lui dire la poésie. Toujours est-il qu'elle est là, cette phrase, qui insiste et tambourine dans le crâne, dans deux ou trois versions différemment scandées jusqu'à l'advenue de la définitive ; et, celle-là, comme on a une toute petite mémoire de lièvre, que l'on note sur un bout de papier,

lui promettant – pour la calmer, car elle regimbe – d'en faire quelque chose : on sent bien qu'elle a faim de développements, qu'elle a même dans le ventre une sacrée fringale de mots.

Puis on paie sa consommation, quitte le bar ; on marche, et ça trotte aussi, dans les neurones, d'autant qu'on croise un homme tirant vers la gare proche sa valise à roulettes ; et la phrase aborde cet homme et lui parle, et les voici tous deux embarqués dans une histoire, celle de *Magma*, nourrie de lieux connus, d'une grosse part d'invention – la cervelle, dès lors qu'elle est sollicitée, parvient encore à se remuer les méninges –, mais surtout de ces rythmes qui la fonde, imaginés : rythme des trains, du marcheur, de la douleur éprouvée par le personnage – et qui se métamorphosent à mesure que le récit progresse, et qui s'orchestrent dans les temps, présent, passé, futur, qui distribuent les thèmes, les développent, les reprennent en leitmotif.

Au commencement, donc, était le rythme, dans toutes ses composantes, où les notes se sont mises, ont siffloté leurs harmoniques, ont grappillé leurs accords.

Si j'ai voulu faire quelque chose en écrivant *Magma*, c'est bien ceci – mais la réflexion n'est venue qu'après coup, je le répète, au début, pas de dessein défini : plus qu'un roman ou qu'une longue nouvelle, un « Poème de

l'amour et de l'amer », pour parodier – sans intention burlesque – le titre de l'ouvrage d'Ernest Chausson (« Poème de l'amour et de la mer ») : quelque chose, donc, qui s'inspire de la *composition* musicale, qui y puise ses ressources et ses voix. Poème en prose ? – peut-être, si le poème peut s'accommoder de la narration ; mais poème symphonique – au moins pour la longueur du texte –, je dirais plutôt, ou préférerais qu'on dise, transposé dans la langue : qu'on n'y voie pas d'autre intention que celle qui s'enracine dans une forme mise en œuvre – un peu comme, dans les îles volcaniques, le magma craché par l'éruption marche à pas lents, brûlants, vers la mer, pour s'y solidifier en orgues basaltiques.





*Je ne peux me séparer de certains mots  
qu'en les brûlant.*

ANDRÉ DU BOUCHET  
*Une lampe dans la lumière aride*

*Moi, qui, seul, te peux concevoir.  
T'accueillir dans ta simplicité.  
T'admettre dans tes fabuleuses extravagances.  
Hors moi, l'incertitude, le hasardeux,  
l'occasionnel.  
Quel destin étrange à prétendre t'éloigner ?*

LOUIS CALAFERTE  
*Le Sang violet de l'améthyste*



Toutes les villes se ressemblent, grandes, moyennes, petites, sommées de jours ensoleillés, pluvieux – le soleil luit partout, partout la pluie tombe –, sommées de nuits avec ou sans étoiles, toutes les villes se ressemblent, oui, de plaine ou de montagne, construites à l’aplomb du magma qui palpète, profond, dans le cœur de la terre : et c’est, le magma, le cœur-même de la terre, le cœur brûlant d’un corps immense dont, à mesure qu’il le traverse, le sang refroidit pour n’être plus qu’à peine tiédeur quand il émerge, à la surface – à l’épiderme, si l’on préfère – où les océans, les mers, obéissent à la lune et brassent à pleins bras les météores et l’eau cyclique, où les arbres s’enracinent, gouvernant les saisons, hébergeant les oiseaux. Toutes les villes se ressemblent, oui, de granit ou de calcaire, d’ardoise ou d’argile, de pisé, de torchis, de paille ou de tôle, levant la tête, courbant l’échine – où vivent les hommes leur vie courte ou longue, parfois très courte, parfois très longue, mais leur vie d’homme, donnée par l’amour ou le rut et que leur prend la mort, un jour, ricanant de rendre au sol les

os pierreux qui lui reviennent pour une métamorphose de chaux.

Toutes les villes se ressemblent et celle-ci ressemble à toutes les autres villes, c'est une petite ville où vivent des hommes perchés sur le magma comme la mésange sur le plus haut rameau, mais elle n'éprouve ni le tronc ni les racines – que le vent dans ses plumes, l'air qui passe –, et les hommes de la petite ville ne ressentent pas plus que les autres hommes cette brûlure très intime et profonde de la terre où ils marchent, qui est à l'origine du monde, le vieux cœur palpitant : les hommes de la petite ville n'ont pas les pieds plus chauds qu'ailleurs, ils ne vont pas nu-pieds mais chaussés de cuir de vache et même on les enterre avec leurs souliers du dimanche.

Tu es arrivé par la micheline, hier – la « micheline », comme on dit encore, qui depuis des lustres n'est pourtant plus la micheline, la micheline à Michelin, mais un TER, comme on dit encore, motrice aux armes des deux régions desservies, Limousin, Poitou-Charentes, associées, jumelées pour la bonne cause, ligne Limoges-Poitiers dans un sens et dans l'autre. Et c'est vouloir, cette transversalité, ce trait tiré dans la géographie, marier la carpe et le lapin tant les deux pays diffèrent de tempérament : là-haut – mais pas si haut quand même, de

la montagne érodée par les siècles des siècles – la calcite à bruyère, à rhododendrons lilliputiens, le quartz ; ici, plus bas, l'espèce de craie pisseuse où pousse à grand peine une herbe à chèvres, à brèles, où sur la pierre le lézard figé, marmoréen, n'a de mouvement qu'aux carotides, respiratoire, une palpitation pantelante pareille à celle des laves bouillonnant dans les cratères – la résurgence cardiaque sous la peau verte ; et les rivières y sont aussi plus grasses et larges, allant tout doux, ruminant – quand elles broutent, là-haut –, presque fleuves devenues, calmes fleuves, qui furent torrents flaireurs de pentes, mais ayant ici trouvé ce plat qui mène benoîtement à la mer – car on dit « mer » sachant bien qu'il s'agit de l'Atlantique, mais c'est, l'Atlantique, un océan : trop mâle pour être vraiment mer, et c'est de mer qu'on a envie, comme eux autres, là-haut, disent aussi montagne ou colline, féminin féminin.

Tu es arrivé par la micheline, donc, ou par le TER, mais micheline, quand même, qui n'a pas hurlé le hurlement d'effroi du TGV stoppant en gare de Poitiers, non, son coup de frein se veut plus modeste – il faut dire : une heure de trajet pour cinquante malheureux kilomètres, on se promène dans la campagne, on muse, s'amuse, languit dans les courbes, presque on s'arrêterait pour la photo, posant parmi les moutons, les bourriques à

dread locks, les rastas locaux mais sans reggae, plutôt l'accordéon, soufflet bringuebalant entre les deux voitures, première et deuxième classes dont seuls diffèrent la couleur des fauteuils et l'espace pour les jambes.

Mais de toute façon tu n'es pas bien grand – taille de Proust, de Cendrars, crois-tu te souvenir, le génie sans doute en moins –, mais tes jambes le furent bien assez, grandes, pour te mener le long de l'avenue qui de la gare sous-préfectorale trace son chemin vers le cœur de la ville, un chemin bien rectiligne : ce n'est qu'après que ça tourne, s'obsède de courbes et de méandres parce que c'est vieux, vieux comme le monde, et que rien de vieux ne file droit comme un « i », mais au contraire se tient tout bancroche et travaille de guingois la géographie urbaine. Or la petite ville est vieille, en son cœur, qui bat des deux côtés de la Gartempe, mal centré par rapport à son cours, mal fichu, cardiaque, ventricule gauche battant à plat, ventricule droit s'essoufflant en grimpettes asthmatiques : et le sang va par des rues, des ruelles, des venelles à circonvolutions, avec un angle, d'un coup, de maison décroché de l'alignement cadastral et le trottoir s'étrécit, le marcheur frôle le mur, doit porter sur quelque distance la valise à roulettes qu'il tire, attelé du bras gauche au timon télescopique.

Ce marcheur, hier, ce fut toi, tirant *vers*, puis *dans* le cœur de la ville ton maigre attelage, tirant à hue, à dia, le caillot de paroles gité dans cet ordinateur que tu n'as pas eu le courage de porter en sacoche ainsi qu'à ton ordinaire, non, tirant les mots comme un poids, comme une masse, comme un chaland qu'on hale, la cargaison de mots, là, dans l'ordinateur, dans le cœur du disque *dur* halé dans le cœur de cette ville de toi si bien connue et reconnue, toutes encoignures te forçant quand même à saisir la poignée de cette valise haïe, à prendre en poigne cette couvée de mots lovés parmi quelques vêtements, quelques affaires de toilette, parmi tout ce qui chaque jour te frôle, te touche, dont tu te vêts, te sers, te soignes, chaussettes, caleçons, chemises, rasoir, brosse à dents, crème, anticerne, déodorant, parfum, *Vétiver extrême*, tel est son nom qui te rappelle ces lézards d'enfance, verts, qu'on nomme ici *rapiette*, *alevère* : et va donc savoir comment cela s'orthographie quand certains mots ont le bonheur de ne pas s'écrire mais d'aller de bouche en bouche sans que la paume jamais s'en empare, en fasse un trait noir sur du blanc – et l'on a toute latitude de les oublier, *verba volant, scripta manent*, comme on dit, mais dans l'ordinateur c'est écrits, qu'ils sont, les mots qui viennent de lézarder ta vie, la fissure se coulant du disque dur de l'appareil par le timon de la valise et

par ton bras jusqu'à ton cœur qu'elle continue de fendre  
et de fendre encore depuis depuis depuis,

depuis ce peu de jours que leur impact a généré cet  
éclair en expansion, Big Bang, la mauvaise création de  
l'univers décompactée d'un coup dans ton regard, te  
crevant les yeux, te plongeant dans les ténèbres, n'eût été  
cette vive rémanence que tu traînes et tires, traînes et  
tires dans la ville, cheval de trait – les mots traîtres ;

et tu peux bien te dire que tu aurais dû les effacer, les  
mettre à la corbeille : le geste destructeur n'aurait suffi à  
t'en défaire, ils eussent à ta mémoire collé comme de la  
glu, comme l'empoissé papier tue-mouche, comme ils y  
collent d'ailleurs ; et de quelque pensée que tu cherches  
à les contrer pour t'en distraire : rien n'y fait, rien n'est  
possible, ils sont plus forts que tous les autres et dans la  
lutte prennent le dessus, musclés, pleins de ruse, vifs,  
souples.

\*

Tous les mots n'ont pas le même pouvoir, il en est  
d'anodins qui ne troublent ni le cœur ni l'esprit : dis-tu  
« bonjour », c'est « bonjour » que tu dis, rien d'autre, les  
deux syllabes s'évaporent sitôt que prononcées, juste  
appelant le « bonjour » en écho mais qui ne te revient



pas au visage en coup de poing ; pareil si tu demandes au buraliste un paquet de Camel, la parole se fait geste, bras qui cherche, main qui saisit, main qui tend, la parole commande et quelque chose advient mais qui ne broie pas le corps, ni boa ni python, mais simple moyen d'obtenir ce qu'on veut. C'est fou comme on parle dans la vie, même dans le sommeil, ça parle, on rêve en cinéma parlant, et à l'éveil *idem* : même on se parle à soi-même, parfois, quand on n'a d'autre oreille que la sienne où couler ses mots, on se parle à soi-même tant on craint le silence qui n'est pas d'or, comme on dit, mais à l'image de la mort un calme froid qui fait peur et qu'on brise comme on peut.

Mais peu restent, de ces mots, le souvenir s'en perd vite pour ne revenir que bien plus tard, à l'approche de la fin ; et te hantent ainsi de ces phrases arrachées à ton enfance, dont tu ne sais pourquoi ce sont elles qui rejaillissent quand toutes les autres demeurent enfouies, qui ne connaîtront jamais de résurgence et resteront dans ta chair, cachées : la source dans l'argile que rien ni personne ne débondera.

Ce ne sont pas les pires, tant s'en faut, même si leur soudaine survenance laisse appréhender on ne sait quoi de peut-être fâcheux, comme dans certaines sociétés la rencontre d'animaux, le matin, comme le chat noir

qu'on croise et qui laisse mal augurer de la journée : non, les pires sont celles qui s'incrument dans l'être et dont on ne peut se libérer, qui vous barbèlent la chair, et telles sont ces phrases qu'hier tu tirais par la ville, qui ce matin jonchent le couloir où tu n'es pas, mais qui ont assez de force pour, à distance, investir ton corps d'une douleur à jamais semble-t-il présente et dont tu es venu tenter de te défaire, ici, dans cette petite ville qui ressemble à toutes les autres.

Hier tu n'as pas dîné, trop tard, les quelques gargotes avaient fermé leur porte et tu n'avais pas faim : cela fait tous ces jours que tu n'as plus faim, qu'une boule est nouée dans ton ventre où elle prend toute la place sans en laisser pour la nourriture – et même elle te comprime le sang, les poumons, te presse le poulx, t'étouffe, tu n'avales presque rien, du liquide, des bouillies, régressant dans ton âge, redevenant petit enfant juste sevré qui sans être plus à la mamelle tête encore un peu : cependant tu as dépassé de quelques années la quarantaine, tu n'es plus un bébé mais tu es un bébé quand même – la douleur transforme le corps, lui donne de nouvelles habitudes.